

Un visage dans un nuage

Geneviève Desautels

Volume 42, Number 3 (249), September 2000

Cette photo que je n'ai pas faite

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32667ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Desautels, G. (2000). Un visage dans un nuage. *Liberté*, 42(3), 7–11.

Un visage dans un nuage

Geneviève Desautels

Un matin, il y a plusieurs années de cela, dans un lointain pays, je me lève au chant du coq selon la coutume locale. Maison de bambou sur pilotis. Devant, la baie et le ciel tout entiers baignés d'or. En bas les pêcheurs s'activent. Là sur le balcon, non loin de moi, la vieille de la maison, yeux rivés vers le large. Clic. J'immortalise timidement, rapidement, cette image qui m'émeut... et qui m'inspire.

Photographier la vieillesse. Ses rides, son poids, sa force. Mais éviter de voler à nouveau une image, demander plutôt la permission. Par respect.

ooo

Mamie. Assise face au miroir de sa vie, elle passe et repasse gracieusement une lourde brosse dorée (la même depuis plus de cinquante ans) dans sa longue et foisonnante chevelure grise. Plan américain, dans la lumière du matin.

Plan buste, trois-quarts face. Sous les paupières flétries, les yeux brillent toujours autant, un peu grossis par les fortes lunettes. Regard franc. Le sourire se fait coquin. Sourcils gris en broussaille. Front dégagé marqué de trois rides horizontales et cintré par de grandes mèches ondulantes, très grises. Elles enveloppent les frêles épaules cachées sous la robe de nuit. Pas de maquillage. Mamie à sa plus simple expression avec sa chevelure en nuage.

Après avoir fait la photo de la vieille d'un autre pays, j'ai toujours désiré demander à Mamie, ma grand-mère, de poser pour moi les cheveux défaits. Depuis ma tendre enfance, je la trouve impressionnante ainsi. J'écarquillais grand les yeux en l'apercevant par l'embrasure de la porte, occupée à « faire sa toilette ». J'étais aussi fascinée que gênée d'assister à ce moment privé.

À vingt ans, Françoise (qui deviendra Mamie), issue d'une riche famille pour laquelle l'éducation et les bonnes manières s'imposaient, portait ses cheveux remontés et noués élégamment sur la nuque. Déjà elle travaillait d'arrache-pied. Infirmière auprès des plus démunis, elle apprenait la dignité humaine, le sens du devoir et des responsabilités.

Mariage. Accouchement. Enfancement. Travail. Le temps file, le chignon reste ; toutes les photos en témoignent. Les années soixante arrivent. Dans la rue, petit à petit les crinières se défont et se balancent librement. Ma mère est à l'université, elle a les cheveux longs, droits, incoiffables. Elle n'aime pas porter le chignon. C'est la rébellion. Pourtant, hors de question que la fille de Mamie sorte de la maison les cheveux défaits, telle une fille de mauvaise vie ! Qu'à cela ne tienne, maman partira le matin coiffée en jeune fille bien élevée et réapparaîtra ainsi le soir à la maison. Entre les deux, sa chevelure aura été libérée pour quelques heures des broches nécessaires à la coiffure.

Les années passent. Partout maintenant, les cheveux caressent le dos. Mamie, dont le chignon est toujours bien en place, trouve que ça va bien aux jeunes filles, mais que c'est de mauvais goût pour les femmes de son âge. Jusqu'à quatre-vingt-huit ans, elle a conservé sa longue toison. Et malgré la difficulté, tous les matins, elle a continué de lever ses bras pour fixer les mèches à sa tête.

C'est si rare une vieille dame avec une telle tignasse. Au début, je la trouvais belle les cheveux flottants. Mais plus les saisons défilaient, plus l'usure se lisait sur son visage et sur tout son corps : sa maigreur, sa peau flasque, son dos bossu, ses yeux creux au regard inquiet. Plus son image se transformait et moins j'étais certaine de la trouver belle. Toutefois, le contraste dérangentant entre les traces encore décelables de sa beauté et l'image de sorcière qui prenait forme tranquillement n'était pas pour me déplaire.

J'aurais aimé faire le portrait de ma grand-mère, de ses quatre-vingts ans, telle que je la connaissais et telle qu'on ne la voyait jamais. Cette vision est partie prenante de ce qu'elle était à mes yeux. Elle dénote son originalité. Je ne l'ai pas fait. Mamie est morte maintenant.

Pourquoi n'ai-je jamais osé lui demander de poser ? Je la connaissais trop bien et j'imaginai à l'avance ce qu'elle allait penser. Je craignais de l'offenser. Elle ne m'aurait sûrement pas crue si je lui avais dit : « Tu es belle décoiffée. » Elle aurait encore moins apprécié si j'avais plutôt dit : « Tu as l'air d'une sorcière (mais d'une gentille) comme cela, j'aime ça. » Elle en aurait possiblement même pleuré.

Toute la difficulté réside dans la volonté de montrer la beauté à partir de quelqu'un d'autre que soi. Cependant, cette personne ne considère peut-être pas beau ce que nous voyons comme tel et donc ne souhaitera pas que soit figée sur papier une facette qui ne lui plaît pas. Ce désir de photographe, à ce point, n'est-il pas purement égoïste ? À force de photographier et de ne pas photographier (par choix), il m'apparaît important de ne pas perdre de vue l'impact du geste sur mon sujet. Je ne cherche pas l'indécence. Ne pas abuser de la fragilité de quiconque, ne pas brusquer, voire violer. De plus, il semble que quand les gens vieillissent, leur pudeur augmente. S'intéresser à leur apparence devient chose délicate. C'est ce qui stimule le photographe : le passé à découvrir le long d'une ride, le présent à comprendre à travers la moue de la bouche, le futur à rêver. De prime abord, le cliché de Mamie au naturel tel que je l'imagine me paraît riche. Il évoque un souvenir puissant. C'est une image sans artifice de l'histoire d'une vie et, surtout, un moment d'intimité. Mais, outre ma satisfaction personnelle, quel aurait été le bienfait de cette photo ?

Le portrait serait allé à l'encontre de la bonne image de Mamie, de sa vraie image : celle projetée publiquement. Cette image était, pour la plupart des gens, celle de Françoise au naturel. Femme digne, coquette et de bon goût. Toujours impeccable, elle avait de la classe. C'est vrai. Elle n'aurait pas du tout aimé que je fasse circuler une autre image d'elle-même, une image qu'elle gardait comme un secret. En agissant de la sorte, j'aurais distorsionné la réalité. J'ai eu l'occasion de voir Mamie les cheveux en liberté et pas « habillée pour la journée » grâce à quelques intrusions dans sa chambre, acceptées parce que j'étais sa petite fille. Cette tête qu'elle avait le soir au coucher, le matin au lever, c'est par la force des choses que nous la connaissions, nous, ses très proches. Si je ne l'avais pas aussi bien connue, peut-être aurais-je osé la photographier les cheveux en bataille. Je n'en aurais pas moins porté atteinte à sa dignité. Enfin, c'est le sentiment que j'ai toujours eu.

J'aurais fait cette photo par amour pour Mamie. J'ai aussi choisi de ne pas la faire par amour, parce que l'amour passe nécessairement par le respect.

Depuis l'adolescence, Geneviève Desautels trempe ses doigts dans les acides. La photographie, c'est son cinéma à petite échelle, en toute intimité. Par les clichés, paysages, portraits ou objets, elle cherche à mettre en scène une atmosphère, à évoquer une histoire.



Photo : Geneviève Desautels

*La vieille dame des Philippines
que j'espère ne pas avoir vexée...*